

portfolio

Mark Cohen et ses images à partir de rien

Exposées pour la première fois en France, les photographies de l'Américain Mark Cohen, prises dans sa ville natale de Wilkes-Barre (Pennsylvanie) laissent jaillir la poésie, l'humour noir, le surréalisme. À voir au BAL à Paris.

Texte JEANNE FOUCHET-NAHAS

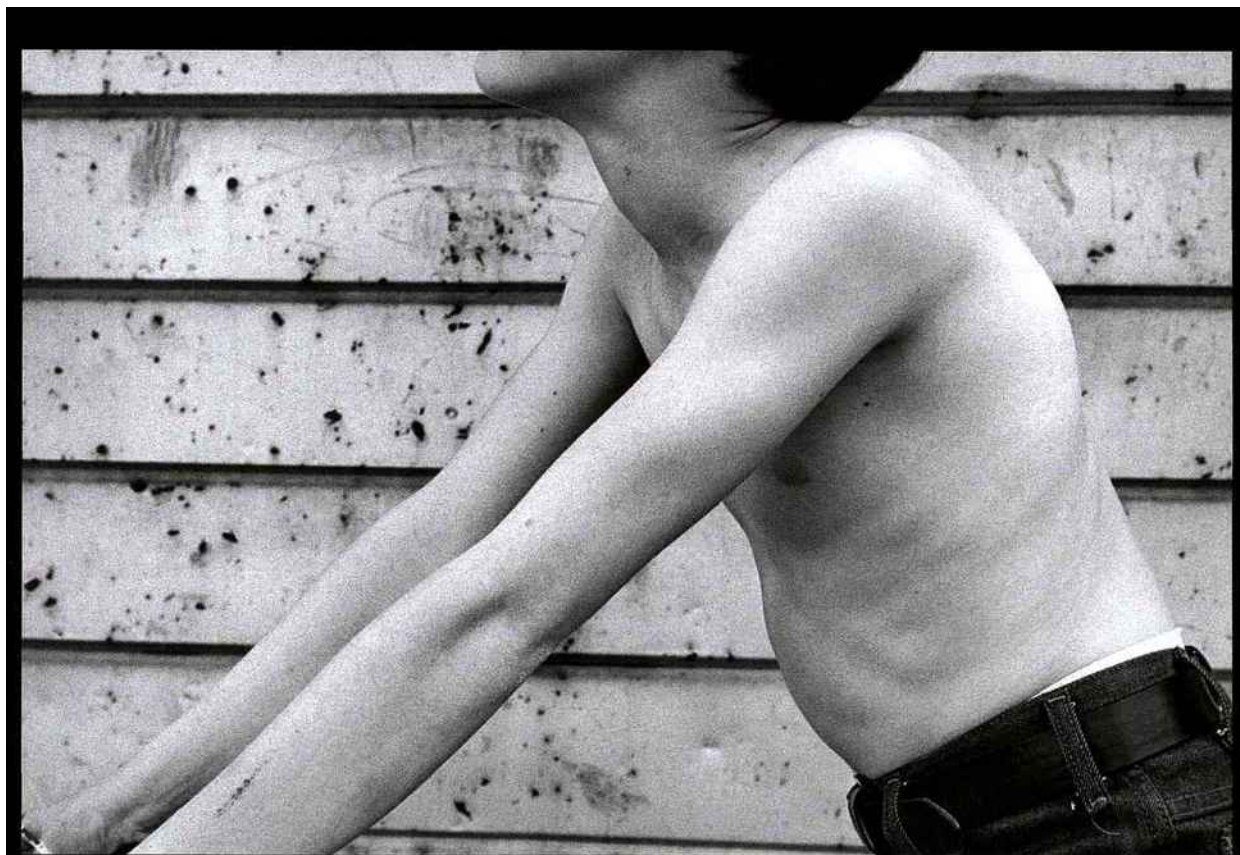


Les photographies de Mark Cohen sont peuplées d'enfants entourés de vieilles personnes et d'objets hétéroclites qui semblent parfois sortir tout droit du théâtre de Samuel Beckett : manteaux élimés, vieux boutons, souliers usés, mains ridées auxquelles il manque un gant pour se réchauffer, bouches édentées... Le photographe les surprend dans la rue, dans les cages d'escalier, dans les jardins publics, de préférence entre chien et loup, ce moment où le temps est suspendu. Cela fait quarante ans que Mark Cohen sillonne les quartiers modestes de sa ville natale, Wilkes-Barre (Pennsylvanie). Au grand angle, à bout de bras, il photographie ses modèles

à hauteur d'enfant, voire un peu en dessous, l'esprit affûté et obsédé par le cadre du 16 x 20 pouces. Rares sont les photographies où l'on voit leurs yeux. D'un coup de scalpel photographique, Cohen leur coupe la tête, le torse, les bras ou les jambes. L'approche est brutale, intrusive. Le photographe n'essaie pas de gagner leur confiance, il ne leur demande pas la permission. « Je passe parfois pour un intrus qui se lance sur les passants comme si je devais leur arracher ce qu'ils ont de plus précieux ! », raconte-t-il. Sa démarche illustre et va même au-delà de ce qu'écrit Susan Sontag dans son livre *Sur la photographie* : « L'appareil photo est une espèce de

passport qui gomme les frontières morales et qui lève les inhibitions de classe, libérant le photographe de toute responsabilité à l'égard des gens qu'il photographie. Tout l'intérêt de photographier des gens tient à ce que vous n'intervenez pas dans leur vie : vous ne faites que leur rendre visite. Le photographe est le super-touriste, un anthropologue en vadrouille... »

Ci-dessus : *Woman with red lips smoking*, 1975.
Page de droite, en haut : *Parallel arms/Aluminum siding*, 1976.
En bas : *Children playing by car*, 1976.





En « prélevant » ainsi des fragments d'êtres, Mark Cohen balaie toute prétention à vouloir saisir leur mystère tel que la photographie s'est assignée comme tâche dès son origine. Cohen ne cherche pas à émouvoir, ses images sont dépourvues de sentimentalisme. Et s'il se défend de toute intention de faire de la photographie sociale, ses clichés expriment avec force l'humanité et la vulnérabilité de ses modèles. À travers ces visages et ces corps découpés, heurtés, ces natures mortes faites de morceaux de pain de mie, de bouts de papier, de chiffons trouvés dans la rue, le photographe dessine en filigrane le tableau d'une ville minière autrefois prospère, peu à peu abandonnée par ses habitants. « *Mark Cohen transforme sa ville natale en une mosaïque de planètes abruptes et étranges* », analyse Diane Dufour, directrice du BAL et commissaire de l'exposition.

Ci-contre, en haut :

Man and emerging nurse, 1969.

Au centre : *Girl's blonde hair*, vers 1971.

En bas : *Tomatoes on round table*, 1972.



Sa photographie s'inscrit dans la lignée des grands photographes flâneurs du xx^e siècle, de Walker Evans, qui passait des heures dans le métro de New York, laissant pointer son objectif entre deux boutons ouverts de son pardessus, à Henri Cartier-Bresson dont le livre, *Images à la sauvette*, décida de sa vocation, ou Helen Levitt, à laquelle Mark Cohen rend hommage avec cette photographie d'enfants, *Children playing by car* (page précédente). « *J'aurais adoré être comme Dorothea Lange*, raconte le photographe à Vince Aletti, auteur d'un texte publié dans le catalogue de l'exposition. *Mais en restant coincé à Wilkes-Barre, je suis devenu surréaliste. Par la force des choses. Je déambulais encore et encore dans les mêmes rues alors je me suis mis à prendre en photo la chaussure d'un type. Je ne savais pas exactement ce que je faisais. Je me laissais simplement happer par ce qui était là, devant mes yeux.* »

Page de droite, en haut :

Girl holding blackberries, 2008.

En bas : *Green picket fence*, Pittston, PA, 1975.









Mark Cohen crée de l'accidentel, de l'inattendu. Il lui suffit de regarder et de déclencher à temps. Une mèche de cheveu, une feuille de papier, un morceau de neige sale, une carte à jouer, une cosse de haricot, se trouvent ainsi transformés en objets singuliers et bizarres. De la réalité la plus ordinaire, ces natures mortes que Mark Cohen affectionne laissent surgir une atmosphère parfois emplie d'inquiétante étrangeté, dégagent un sentiment de malaise, voire d'oppression. « *Je crée des images à partir de rien. Elles ne sont rien d'autre que le résultat de l'acte de photographier* », dit-il. « *Un acte compulsif, qu'on pourrait qualifier de performance* », avance Diane Dufour. Chaque jour Mark Cohen fait des photos, c'est un mode de vie, une nécessité, presque « *une philosophie* ». « *Mes photos ne décrivent rien* », insiste-t-il. Au spectateur d'inventer, d'imaginer. Chaque image est l'amorce d'une histoire, une image arrêtée en plein mouvement.

Ainsi cette jambe d'enfant éblouie par le flash (*Knee, June*), prise en étau par des ombres menaçantes évoque le chef-d'œuvre du cinéma *La Nuit du chasseur*, ou cette maison grise en arrière-plan qui semble basculer dans le vide du ciel (*Green picket fence, Pittston*, page précédente) aux accents hitchcockiens. Genoux, pieds nus, marches d'escalier, carrés de pavés ou tissus imprimés se métamorphosent en autant de tableaux abstraits. Cadavres exquis, haïkus, la poésie (on pense à Jacques Prévert, à Flannery O'Connor) jaillit des images de ce photographe discret qui a passé ses jours à photographier les mariages et ses soirées à sauter par-dessus les barrières pour capturer des tomates sur une table de jardin (*Tomatoes on round table*, page précédente) ou se transformer en paparazzi complice des gosses de la rue.

Ci-dessus : *Boy in yellow shirt smoking*, 1977.
Page de gauche, en haut : *Knee, June*, 1973.
En bas : *Bubblegum*, 1975.

Pour tous les visuels : ©MARK COHEN.
EXTRAIT DE DARK KNEES, MARK COHEN
(LE BAL/ÉDITIONS XAVIER BARRAL, 2013).

À VOIR

« **MARK COHEN, DARK KNEES (1969-2012)** »,
au BAL, 6, impasse de la Défense, 75018 Paris
01 44 70 75 50 www.le-bal.fr
du 27 septembre au 8 décembre.

À LIRE

- Mark Cohen, *Dark Knees (1969-2012)*,
coédition Le BAL/Xavier **Barral** 118 pp., 45 €.
- Mark Cohen, *Grim Street*, PowerHouse
Books, 144 pp., 30 €.
- Susan Sontag, *Sur la photographie*, Christian
Bourgeois éditeur, 280 pp., 8, 10 €.